Document generated on 04/17/2024 4:40 p.m.

Québec français

Les Têtes à Papineau
De l'importance des noms propres

Gilles Perron

Number 109, Spring 1998

Lire au-delà de l'intrigue

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56345ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, G. (1998). *Les Têtes à Papineau* : de l'importance des noms propres. *Québec français*, (109), 70–72.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

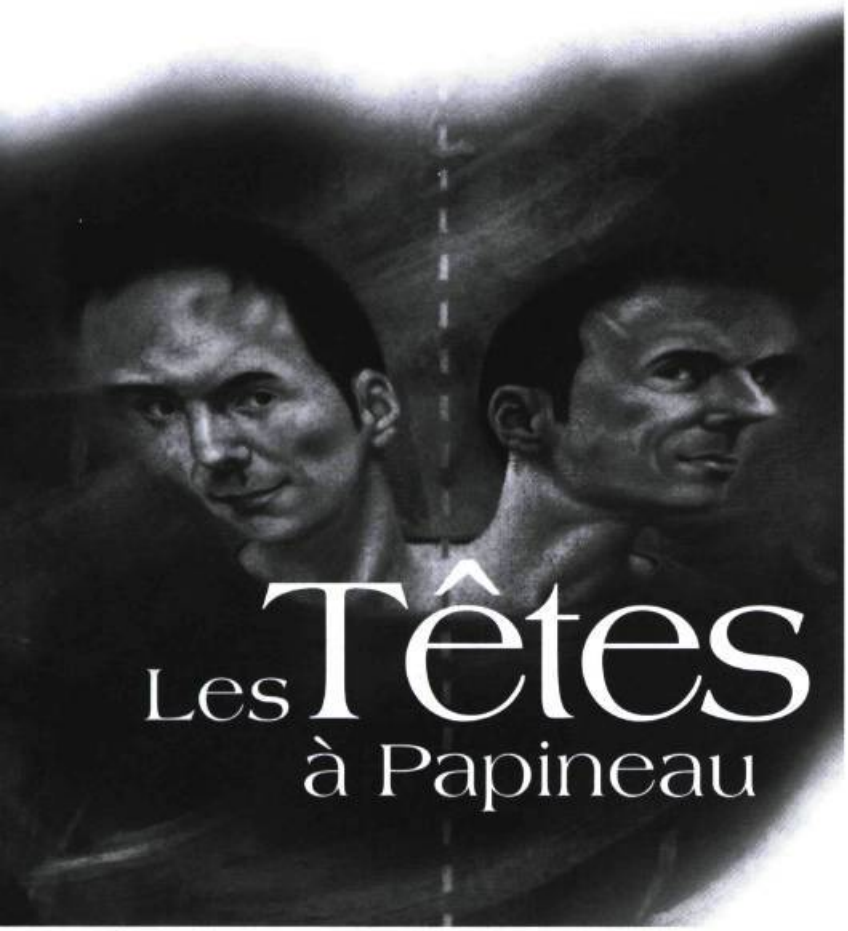


Illustration : Alain Longpré

Les Têtes à Papineau

De l'importance des noms propres

Un enfant va naître : comment l'appellera-t-on, se demandent les parents angoissés ? Camille, Béatrice ou Florence ? Et si c'était un garçon ? Antoine, Guillaume ou Mathieu ? Le prénom est donné à la naissance : l'enfant le portera sans l'avoir choisi, mais il le personnalisera et, éventuellement, le chargera d'un sens qu'il n'avait pas avant lui. Individu anonyme, il s'est fait un nom, dira-t-on, s'il devient une célébrité par son talent ou son argent. Si certains noms sont à la mode, d'autres évoquent des temps plus anciens ; certains annoncent un milieu social, d'autres, une appartenance ethnique ou linguistique. C'est cette sémantisation des noms propres qui guide souvent l'écrivain lorsque vient le moment de nommer ses personnages.

par Gilles Perron

Du point de vue linguistique, le nom propre n'a pas de signifié autre que la simple désignation d'un individu ou d'un lieu. Les dictionnaires des prénoms, lorsqu'ils sont un peu sérieux, en expliquent l'origine et l'étymologie mais, le plus souvent, ils proposent plutôt des définitions simplistes ou ésotériques, expliquant à l'avance le caractère de l'enfant par son nom : les Sophie seront sages, les Pierre seront durs, les Richard feront de l'argent. Les parents peuvent toujours espérer ; les écrivains, eux, réaliseront cet effet de sens souhaité par les premiers.

Des écrivains comme Réjean Ducharme, Jacques Poulin, Jacques Ferron et bien d'autres encore portent une attention particulière à la désignation de leurs personnages. Chez Ferron, par exemple, c'est souvent l'aspect référentiel (usage de noms représentant des personnages ayant une réalité historique) qui domine, l'exemple le plus parlant étant fourni par *Le ciel de Québec* : ce roman (donc, fiction) est peuplé de nombreux personnages réels, de Camille Roy (appelé Mgr Camille) à Saint-Denys Garneau (caché sous le nom d'un personnage mythologique d'Orphée), à tel point que, lors de la réédition du roman, VLB l'éditeur a cru bon d'ajouter en annexe un lexique des noms propres, confirmant ainsi l'importance de reconnaître le sens des noms pour mieux accéder à l'univers proposé.

Les têtes à Papineau

Jacques Godbout a, lui aussi, cette habitude de bien peser le sens des noms de ses personnages. Cette pratique est plus évidente encore dans son roman *Les Têtes à Papineau*. On y découvre, dès le titre, une indication : il s'agit d'une expression populaire qui trouve son origine dans la reconnaissance historique de l'éloquence et de l'intelligence de Louis-Joseph Papineau. Un tel titre annonce donc des personnages à l'intelligence supérieure ou reconnue comme telle par le peuple.

Le récit est assumé par la narration commune de deux personnages qui se présenteront au premier chapitre avec un trait d'union : « Charles-François Papineau, dit "les Têtes" » (p. 17). Il s'agit, en fait, d'un être bicéphale, doté d'un seul corps mais de deux têtes

(et deux cerveaux) totalement autonomes, ce qui en fait deux personnages : Charles *et* François. Le chapitre s'ouvre sur la rencontre entre les Têtes et le Dr. Gregory B. Northridge, au Royal Victoria Hospital de Montréal. Il y est question d'une opération que réaliserait le médecin, consistant à amalgamer les têtes : « vidanger la moitié droite de la tête à Charles et la moitié gauche du cerveau de François, pour ensuite trancher les deux crânes au laser » (p. 23), puis recoller le tout. Le Dr. Northridge veut faire de cet être à l'identité double un seul individu, fondre les deux personnalités en une seule : tel un nouveau lord Durham, il veut effacer leur marginalité pour les intégrer dans la majorité unicéphale.

Charles et François Papineau

L'exploration du sens des noms des personnages, de même que de quelques autres noms propres, peut être ici très utile pour l'interprétation de l'allégorie politique proposée dans ce roman aux allures fantaisistes. Le trait d'union évoqué dans la signature officielle des Têtes suppose un ordre permanent dans la désignation : le double prénom Charles-François reproduit, par ses initiales l'identification ethnolinguistique : Canadien français. Charles est canadien, François est français (au sens de francophone). Les parents des Têtes n'ont pas choisi ces prénoms au hasard : « un peu estomaqués, [ils] cherchent les noms qui conviendraient au nouveau-né » (p. 47). Quant au patronyme Papineau, outre le rappel de l'expression populaire retrouvée dans le titre, une lecture politique nous impose d'insister sur la valeur symbolique du personnage, associé étroitement, dans la mémoire collective, à la Rébellion des Patriotes (1837-1838) et aux premières velléités d'indépendance de la nation québécoise.

François

Des deux frères, il faut commencer par François : on ne peut, en effet, trouver prénom plus français que celui-là, d'autant plus que, dans l'ancienne graphie du mot « français », le second « a » était un « o ». Il y a, dans la littérature québécoise, toute une lignée de François qui peuvent souvent être associés à une affirmation identitaire. À commencer par le François Paradis de *Maria Chapdelaine*, roman où noms et prénoms sont soigneusement choisis pour leur pouvoir d'évocation. Plus tard, le François Ménard de Ferron (*La nuit / Les confitures de coings*) symbolisera la réappropriation de l'identité, avec la mort de son alter ego Frank. Enfin, chez Godbout, il y avait déjà le révolté François Galarneau dans cet autre roman à saveur politique qu'est *Salut Galarneau !*

François est donc celui qui incarne le Québec francophone par son nom et par sa personnalité ; son esprit gaulois (p. 17) déplaît d'ailleurs à Charles. François aime « gueuler, discutailler, se plaindre. Il aime baratiner » (p. 17). « Il rêve d'une famille nombreuse » (p. 62) et il « se sent comme un bien national » (p. 113).

Charles

Pour sa part, « Charles a décidé de se faire stériliser » (p. 62). Il n'est guère attaché aux racines familiales et affirme ne pas croire aux traces : « il voudrait même n'avoir aucun passé » (p. 22). Il aimerait mieux « se voir ailleurs, chez les Papous ou en Californie » (p. 113). Il est discret et préfère l'approche américaine (p. 17). D'ailleurs, apprend-on, « il parle anglais sans accent » (p. 96), ce qui n'est pas le cas de son frère. Alors que François est clairement francophone par son prénom, Charles, par le sien, est en accord avec son bilinguisme : s'il s'agit d'un prénom bien français, il est tout de même porté depuis plusieurs siècles par de nombreux Anglo-saxons de bonne famille : on ne compte plus les rois et les lords s'appelant Charles. Pour angliciser François, il faudrait en faire un Frank (comme chez Ferron) ; le prénom Charles reste le même et facilite le passage en douceur d'une langue à l'autre.

Gregory B. Northridge

Il est évidemment significatif que l'amalgame (l'opération) soit accompli par un anglophone, dans un hôpital, le Royal Victoria, dont le nom évoque parfaitement la fidélité à la tradition britannique. Mais la valeur symbolique de ce personnage devient plus grande encore devant le résultat de l'opération : l'amalgame produit un unicéphale unilingue qui signera désormais Charles F. Papineau. Cette signature n'est pas sans rappeler celle du chirurgien qui lui aussi inscrit une initiale entre le prénom et le nom de famille. Le « B » de son nom signifie Beaupré, patronyme de sa mère francophone et seul souvenir de cette filiation. Comme il est particulièrement grand, les Têtes lui signalent l'existence historique du géant Beaupré comme un possible cousin, « mais ça ne l'intéresse pas vraiment » (p. 19). Il y avait donc, avant l'opération, une certaine affinité entre le médecin et Charles, l'un et l'autre ne croyant pas à l'importance des racines. La similitude de leurs signatures confirme ce lien : Northridge, qui ne parle pas la langue de sa mère, fera des Têtes un individu tout à fait semblable à lui.

Alain-Auguste

Alors qu'il apprend que ses fils se préparent à subir une opération destinée à faire d'eux un amalgame, Alain-Auguste ironisera ainsi en germanisant le mot : « Hamalgham ! [...] Ein Kultur, ein nation, ein head, Ein Führer ! Ya ?! » (p. 69). Croyant au libre choix, il ne s'y oppose pas, mais il est conscient que

Le récit est assumé par la narration commune de deux personnages qui se présenteront au premier chapitre avec un trait d'union : « Charles-François Papineau, dit "les Têtes" ». Il s'agit, en fait, d'un être bicéphale, doté d'un seul corps mais de deux têtes (et deux cerveaux) totalement autonomes, ce qui en fait deux personnages : Charles *et* François.

l'opération est un rejet de la différence et une victoire du conformisme. Par ses valeurs, Alain-Auguste est plus près de François : il est le plus souvent désigné par ses initiales (A.A.), qui soulignent sa propension au rire (Ha ! Ha !). La seconde partie de son double prénom accentue ce côté jovial (auguste = clown), en même temps que le côté cérémonieux dont a pu hériter Charles (auguste = solennel). Quant au premier prénom, il pourrait peut-être rappeler le philosophe Alain (simple hypothèse, inspirée par le fait que le véritable prénom d'Alain est... Émile-Auguste !), dont le discours politique et artistique pouvait sans doute plaire à A.A.

Marie

La mère des Têtes se prénomme Marie, nom hautement symbolique pour un personnage maternel. Comme les François, les Marie sont nombreuses dans la littérature québécoise ; les auteurs, nés dans une société catholique, exploitent volontiers cette image d'une mère pure et vierge donnant naissance à un sauveur. Celle des Têtes, même si elle « ne croyait à rien » (p. 49), prenait néanmoins son rôle au sérieux, fière d'avoir accouché de deux garçons dont le destin allait forcément être exceptionnel. Mère d'une nouvelle sorte d'êtres, elle sera déçue — les journalistes aussi !, alors que sa deuxième grossesse ne produira qu'un simple bébé unicéphale, sans signe particulier, annulant ainsi sa nature divine.

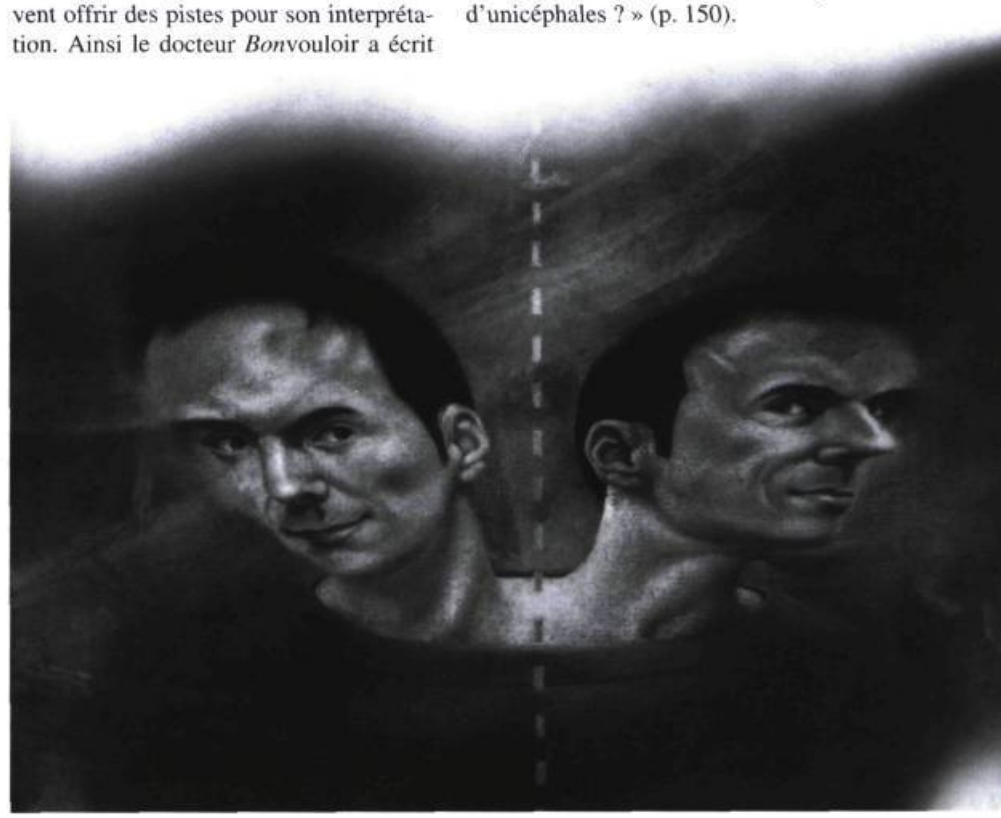
Photo : François Brunelle

Et les autres

D'autres noms parsèment le récit et peuvent offrir des pistes pour son interprétation. Ainsi le docteur *Bon*vouloir a écrit une biographie des Têtes : *La vie double* ; sœur Cécile du *Bon* Secours, enseignante à l'école primaire, leur donne le *bon* exemple en prenant la fuite avec le directeur ; enfin, c'est à l'Hôtel *Bon*aventure qu'ils perdront leur pucelage commun entre les mains d'une actrice française voulant percer aux États-Unis, Irma Sweet (Irma la douce), qui, la première, les compare à une grenouille ! La récurrence de l'adjectif *bon* souligne le désir d'une vie positive, ce qui est loin d'être gagné : le vouloir, le secours et l'aventure, aussi bons soient-ils, n'offrent aucune garantie de réussite.

L'impossible solution ?

Publié en 1981, au lendemain du premier référendum, le roman *Les têtes à Papineau* propose, en même temps que l'allégorie des relations entre le Québec et le Canada, une vision d'avenir qui ne semble guère optimiste. Si on suppose que les Têtes peuvent représenter le Canada et ses deux langues officielles sur un seul territoire, le résultat de l'opération montre que l'indépendance politique ne pourrait être possible que par une véritable rupture entre les deux têtes : l'une devant forcément partir ailleurs. Cette solution, que craint Marie, n'est nullement envisagée (on ne sait même pas si elle est techniquement réalisable). Ce qui est clair, c'est que la cohabitation n'est plus possible : la fusion des deux communautés linguistiques semble alors inévitable. Mais cette unification ne peut se faire qu'au prix de la disparition de François au profit du nouveau Charles F. Papineau. Les Têtes l'avaient pressenti : « L'évolution, c'est la raison du plus fort. Comment une grenouille pourrait-elle nager dans une mer d'unicéphales ? » (p. 150).



Publié en 1981, au lendemain du premier référendum, le roman *Les Têtes à Papineau* propose, en même temps que l'allégorie des relations entre le Québec et le Canada, une vision d'avenir qui ne semble guère optimiste. Si on suppose que les Têtes peuvent représenter le Canada et ses deux langues officielles sur un seul territoire, le résultat de l'opération montre que l'indépendance politique ne pourrait être possible que par une véritable rupture entre les deux têtes : l'une devant forcément partir ailleurs.